

Le lecteur impuni : 6. *È pericoloso sporgersi*

Robert Lévesque

Volume 52, numéro 1 (289), décembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63818ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2010). Le lecteur impuni : 6. *È pericoloso sporgersi*. *Liberté*, 52(1), 119–122.

6. *È PERICOLOSO SPORGERSI*¹

Michel Butor, *La modification*, Paris, Les Éditions de Minuit,
coll. « Double », n° 1, 1980 [1957], 320 p.

Gare de Lyon, un automne d'après-guerre... Un homme de 45 ans va prendre le train de 8 h 10 pour Rome. C'est vous. C'est lui. Vous, le protagoniste : « Vous avez mis le pied gauche sur la rainure de cuivre, et de votre épaule droite vous essayez en vain de pousser un peu plus le panneau coulissant. » Vous, le lecteur, qui allez lire ce roman, qui allez même l'écrire en le lisant, l'auteur vous y invite. Cet homme tient, « avec vos doigts qui se sont échauffés », une valise, « votre valise assez petite d'homme habitué aux longs voyages », elle est « couverte de granuleux cuir sombre couleur d'épaisse bouteille », et sa poignée est collante ; vous allez la hisser, la déposer dans un filet qui, dans ce compartiment choisi au hasard d'une place libre — vous n'avez pas, par précaution, réservé une place —, vous aura causé, puisqu'il est assez haut placé, un certain mal de dos, une tension de muscles et une gêne dans l'épaule.

1. Ce texte fera partie du prochain essai littéraire de Robert Lévesque, *Déraillements*, qui paraîtra chez Boréal en 2011.

Personne dans le compartiment ne saura votre nom, ni l'ecclésiastique d'une trentaine d'années un peu gras qui tente de s'absorber dans la lecture de son bréviaire et devant lequel vous vous êtes assis, ni ce couple jeune, sans doute amoureux, peut-être en voyage de noces ; personne sauf le lecteur, c'est-à-dire vous, encore, à qui l'auteur ne permettra d'abord qu'un indice d'initiales, « L. D. », initiales *frappées* sur cette valise dont vous saurez par ailleurs qu'elle est le cadeau de votre famille à un anniversaire pas si lointain, car, si elle était assez élégante, cette valochette, elle peut encore faire illusion malgré des taches grasses que l'on apercevra si l'on y regarde bien, mais qui serait assez intéressé et attentif pour pousser l'examen visuel de votre bagage au point de remarquer « cette sournoise rouille qui commence à ronger les anneaux » ?

Seul le lecteur vous espionne — littérature de miroir —, je vous espionne, l'auteur observe, on saura tout : que vous êtes le directeur du bureau parisien des machines à écrire Scabelli, que vous êtes marié à une Parisienne nommée Henriette, que vous avez connue étudiante, et que, ce Paris-Rome, vous le faites (ce jour-là, cette fois-là) incognito, c'est-à-dire à l'insu de vos employés parisiens et des directeurs romains de l'entreprise Scabelli. Ceci n'est pas un voyage d'affaires... Le pyjama amarante dans votre valise, il a été choisi par vous à l'intention de celle que vous allez rejoindre à Rome, qui est Romaine et qui s'appelle Cécile, que vous avez d'ailleurs connue dans un train, un Rome-Paris, et que vous aimeriez tant, sans rien briser, peut-être et peut-être pas ramener avec vous au retour...

Vous aviez un roman dans l'autre main, la main gauche, lorsque vous êtes monté à bord ; vous l'aviez acheté à la gare quasi machinalement, sans regarder ni le titre ni le nom de l'auteur, puisque vous étiez confiant dans la réputation de la collection. Ce roman ne sera pas lu. Ce n'est qu'un roman dans le roman, on n'en saura jamais ni le titre ni l'auteur, ce sera le roman appartenant à un homme qui ne le lit pas, un roman qu'il a enfoncé dans sa poche ou que, s'il sort dans le couloir, il laissera sur la banquette, à sa place, de manière à la marquer d'un interdit de s'asseoir là, pour les autres, alors que le train filera sur cette ligne « que vous connaissez par cœur » : Laroche, Dijon, Chalon, Mâcon, Bourg, Culoz, Aix-les-Bains, Chambéry, Modane, Turin, Gênes, Pise, et Roma-Termini, enfin, cette grande gare grouillante dans laquelle Cécile ne sera pas là à vous attendre, car vous la surprenez, elle ne sait pas que son amant (lui, vous) va débarquer, qu'il va peut-être — mais il ne le sait pas encore, il n'ose

— venir cogner à sa porte, au 56, via Monte della Farina, ou bien peut-être ne fera-t-il que se poster devant cette adresse, ne pensant qu'à elle, Cécile, la revoyant lorsqu'une fois ils prirent ensemble — mais sans le savoir — un Paris-Rome et que, l'apercevant, elle lui cria si soudainement : « Léon ! » Voilà, lecteur, vous avez un prénom, maintenant. Vous tenez le personnage. La mémoire vient, qui est celle d'un homme qui trompe sa femme, qui a pris à l'insu de tous le train qu'il prend toujours pour aller aux habituelles réunions de travail avec les patrons de la firme de machines à écrire Scabelli, *sise via del Corso*, même s'il ne sait pas très bien parler la langue italienne...

L'homme se rappelle soudain que, durant l'un des voyages antérieurs, dans le Paris-Rome ou le Rome-Paris familiers, il avait lu les lettres de Julien l'Apostat, qu'il avait eu le temps de les lire toutes, et que l'approche de Rome l'avait empli d'une joie précise. Il sentait alors monter en lui le désir de venir un jour à Rome « uniquement pour elle », Cécile ; il ne savait pas encore quand il le ferait, et vous vous imaginez bien que ce ne devait pas être si lointain, ce désir, mais, comme lui, « vous ne saviez pas encore quand »... Cette fois-là, votre livre refermé, oubliant la prose épistolaire de l'empereur romain si libéral, et tolérant, vous avez baissé complètement la vitre (*È pericoloso sporgersi*) : « [...] ces maisons qui passaient, les rues, les femmes à leur porte, la circulation, les tramways, le Tibre, la Stazione Trastevere, le Tibre encore que vous avez traversé, le début des murailles, la Stazione Ostiense. »

Comme il respire, alors, notre Léon, le lecteur, le voyageur, vous, à cette époque nous n'avions pas encore la valise de cuir sombre couleur d'épaisse bouteille ; comme il ne tient pas en place, comme il se lève, comme il sort la tête au-dehors (*È pericoloso sporgersi*) : « Passait la Stazione Tuscolana, puis s'est approchée la porte Majeure avec le tombeau du boulanger Eurysacès » (à part : l'auteur ne vous dira pas que cet Eurysacès, Vergilius de son prénom, vécut 390 ans avant Julien l'Apostat et était l'un des 329 boulangers grecs de Rome, et que sa femme, Henriette, repose là à ses côtés, toutes leurs cendres confondues...), tombeau-monument contre lequel s'appuyait un vieil ivrogne qui s'est levé au passage du train, qui a fait des signes du bras comme s'il était chargé de vous accueillir dans la Ville éternelle...

Notre homme, « L. D. », « Léon ! », le directeur du bureau parisien des machines à écrire Scabelli, soudain en fugue amoureuse, c'était bel et bien vous durant la lecture du roman que vous avez en main, un roman d'après-guerre que l'on aurait pu ramasser sur la banquette

d'un train, un soir, une nuit, un livre marquant la place d'un voyageur qui s'est momentanément absenté, dans un Paris-Rome ou un Rome-Paris, l'automne (ou alors était-ce dans ce train yougoslave que je pris, moi, en juillet 1986, gare de Lyon, pour me rendre à Venise, côtoyant des familles qui ne savaient pas qu'elles allaient connaître plus tard une guerre épouvantable, fratricide, nationaliste, génocidaire, et moi buvant du cognac frelaté que vendait un Serbe dans un compartiment de bout de wagon), un roman qui se serait enfoncé dans la rainure entre la banquette et le dossier, un livre que quelqu'un d'autre aurait acheté au départ, à la gare, quasi machinalement, se fiant à la collection, un roman « non lu mais conservé tout au long du voyage comme une marque de vous-même, que vous aviez oublié en quittant le compartiment tout à l'heure, que vous aviez lâché en dormant et qui s'était glissé peu à peu sous votre corps ».

Je le prendrais, moi, ce livre, et ce serait *La modification* de Michel Butor, dans la collection « Double » des rassurantes Éditions de Minuit. Je le lirais. Puis, à Rome ou ailleurs, à Paris, à Mestre, le train entretrait en gare, le couloir se viderait, je regarderais la foule qui se presse sur le quai, vers la sortie, vers la ville, et j'aurais eu le temps de lire la dernière phrase : « Vous quittez le compartiment. »